

Des « Russes » en Meuse (1943-1944)

La mémoire de la présence de Soviétiques dans les forêts meusiennes

Pour les trois ouvrages¹ que j'ai consacrés à la Deuxième guerre mondiale dans mon département d'origine, la Meuse, j'ai réalisé plus d'une soixantaine d'interviews. Dans la plupart de ces entretiens, il a été question de la présence dans les forêts meusiennes de ceux que les interviewés nommaient généralement les « Russes ». Il s'agissait en fait de Soviétiques, certes russes dans leur très grande majorité, mais aussi de gens issus des différentes républiques constituant l'Union Soviétique, d'Ukrainiens, de Géorgiens, d'Arméniens... Quel qu'ait été l'âge des interviewés à l'époque de l'Occupation, qu'il s'agisse de gens ayant vécu la période en poursuivant leurs activités – essentiellement agricoles – en milieu rural ou de personnes ayant été actives dans la Résistance locale, la présence des « Russes » a laissé de profondes traces dans les mémoires meusiennes. Les extraits d'entretiens cités dans cet article donnent, à mon avis, une image assez précise de ce qu'ont été les relations entre la population et les Soviétiques présents dans la région au cours de cette période.

Tout d'abord qui étaient ces Soviétiques qui se cachaient dans les forêts du département et pourquoi s'y cachaient-ils ? À partir de 1942, les Allemands avaient introduit dans les mines du bassin ferrifère lorrain et dans les nombreuses usines sidérurgiques de ce qu'on appelle le Pays Haut – c'est-à-dire la partie nord de la Meurthe-et-Moselle – des hommes et des femmes déportés des pays qu'ils occupaient, essentiellement des Polonais, mais aussi des combattants soviétiques faits prisonniers sur le front de l'est et amenés en France. Ces derniers ayant un régime particulièrement sévère et des conditions de vie extrêmement dures, ce n'est pas un hasard s'ils sont les premiers à tenter des évasions très tôt, dès 1943, et en nombre assez important.

Beaucoup plus tardivement – après le Débarquement – et en nombre beaucoup moindre, on va retrouver d'autres « Soviétiques » dans les forêts meusiennes, à savoir des gens ayant été recrutés – soit directement en URSS, soit dans les camps de prisonniers – pour combattre, dans l'armée Vlassov², aux côtés des Allemands. Une partie d'entre eux s'était engagée par refus du régime bolchevique, une autre, sans doute plus importante, pour échapper aux mouiroirs qu'étaient leurs lieux de détention. Au fur et à mesure que la perspective de la défaite allemande se précisait, une partie, certes très minoritaire, des gens

¹ Claude COLLIN et Jean-Pierre HARBULOT, *Avoir vingt ans en zone interdite. Histoires de Résistance en Meuse*, Épinal, éditions du Sapin d'or, 1984 ; Claude COLLIN, *L'été des partisans. Les FTP et l'organisation de la Résistance en Meuse*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992 ; Claude COLLIN, *C'était une drôle d'époque. Un village meusien dans la Deuxième guerre mondiale*, Verdun, Dossiers documentaires meusiens, 2003.

² Andreï Vlassov, né le 14/09/1900, général soviétique, qui, après avoir combattu dans l'Armée Rouge, fut fait prisonnier par les Allemands, passa à leur service et leva une armée qui recruta notamment en Ukraine. Livré aux Soviétiques par les Alliés, il est condamné à mort le 1^{er} août 1946 et pendu le lendemain.

de l'armée Vlassov utilisés en France, souvent travaillés par certaines organisations de résistance, notamment de la MOI³, furent, eux aussi tentés par la désertion :

« Il y avait beaucoup de nationalités et même de races. Il y avait beaucoup de Russes ; il y en avait de deux sortes, ceux qui étaient prisonniers et qui s'échappaient des mines de Briey, de Longwy où les Allemands les faisaient travailler comme du bétail, et puis il y avait ceux qui désertaient de l'armée allemande, c'étaient souvent des officiers.

Les soldats russes qui étaient prisonniers des Allemands subissaient des traitements incroyables ; ils étaient parmi les plus maltraités ; on les laissait littéralement crever de faim. Mais parallèlement, les Allemands proposaient à certains d'entrer dans des unités où ils combattaient aux côtés de la Wehrmacht. Vous avez peut-être entendu parler de l'armée Vlassov, c'était cela. C'étaient des unités russes qui se battaient aux côtés des Allemands. Face à l'alternative, mourir en camp ou porter l'uniforme allemand, certains ont choisi de sauver leur peau sans pour autant avoir la moindre sympathie pour les Allemands. Ce qu'ils voulaient, c'était ne plus travailler comme des bêtes et manger à leur faim. Ces gens-là, à la première occasion, faussaient compagnie aux Allemands. On a réussi à en faire désertir un certain nombre, le plus souvent par l'intermédiaire de quelqu'un qui parlait allemand, car une partie de ces Russes de l'armée Vlassov connaissaient la langue. Nous n'avons jamais eu à nous plaindre d'eux. J'en ai connu personnellement trois ou quatre qui étaient officiers. C'étaient d'excellents combattants ; le seul problème qu'ils posaient, c'est qu'ils refusaient de participer aux corvées de cuisine. Il n'était pas question de leur faire éplucher une patate, ni de les envoyer chercher un sac de farine. Ils auraient préféré se passer de nourriture. C'était une question de fierté, ils étaient officiers. En dehors de l'astiquage de leurs armes, ils ne voulaient rien faire. Ça nous surprenait, mais c'était comme ça et nous nous en sommes accommodés. » (Roger Ligony⁴, né en 1922)

1. Les « Russes » et la population

Les premiers contacts – dès la mi-1943 – entre la population locale et les Soviétiques sont le fait d'évadés des mines et des installations sidérurgiques lorraines qui rencontrent les habitants des villages voisins des bois où ils ont trouvé refuge. En effet le département de la Meuse, qui n'est pas très éloigné du Pays Haut, leur offre le couvert de forêts épaisses. Se pose alors pour ces évadés qui vivent, dans un premier temps, individuellement ou en tout petits groupes, le problème de leur ravitaillement. Ils ne vont subsister que grâce à la générosité de la population... ou parfois, quand ils n'auront pas d'autre choix, ils se livreront à la rapine. Il semble pourtant qu'ils reçoivent plutôt un bon accueil dans les

³ Main d'œuvre immigrée (MOI), structure politique mise en place par le PCF à la fin des années 1920 pour l'organisation des communistes étrangers sur le sol français.

⁴ Roger Ligony (1922-2012), reçoit en mai 1943 une convocation pour le STO, quitte le domicile familial à Jarny (Meurthe-et-Moselle) et se cache chez son oncle qui exploite une ferme située dans le hameau dit « Le Moulin Brûlé » près de Nixéville (canton de Dieue-sur-Meuse). Il est contacté par un groupe de résistants venus du Pas-de-Calais pour mettre en place l'organisation des FTPF en Meuse. Il monte très vite en grade et devient Commissaire aux effectifs de secteur (CES), chargé de la coordination des divers groupes de « légaux » pour la moitié nord du département de la Meuse.

villages où ils s’approvisionnent. Confrontés à des hommes qui errent dans les forêts pour échapper à l’occupant et sont à la recherche de nourriture, le paysan, même s’il est plutôt méfiant, ne regarde pas à offrir un litre de lait ou quelques kilos de pommes de terre :

« Les Russes qui étaient dans les bois, oui, on en parlait. Ils venaient chez monsieur Pierre le soir, du bois de Maucourt, et il leur donnait à manger. Nous, on habitait au bord de la grand-route, ça n’était pas pratique, c’était trop visible. Et puis ils allaient surtout dans les fermes où ils savaient qu’ils pouvaient trouver du lait ou des choses comme ça. Un jour où on faisait du regain, là où j’ai mon étang aujourd’hui, on en a vu deux qui sortaient du bois des Haies. Ils ont travaillé tout l’après-midi avec nous, ils nous ont aidés à mettre le foin en tas. On leur a donné tout ce qui restait de notre musette et ils sont repartis. Ils allaient de bois en bois. Ils remontaient je ne sais pas vers où. » (André Bertrand, né en 1934, fils d’artisan menuisier)

« Il y avait des Russes qui venaient chercher du lait. Je ne te dirai pas quelle tête ils avaient, parce qu’ils venaient la nuit. Ils se faisaient connaître, on leur donnait le lait et ils repartaient. Avec ces Russes-là, on n’a jamais eu de problèmes. » (Pauline Hennequin, née en 1923)

« C’était au moment de la moisson. On avait une pièce de blé derrière notre parc et on y travaillait. Il y avait un Russe qui sortait du bois et venait régulièrement nous voir. Il avait vraiment l’air de quelqu’un de très bien. On lui préparait un panier avec des victuailles dedans. Le lendemain, il nous ramenait le panier et en reprenait un autre. Il a fait ça pendant huit ou dix jours et puis on ne l’a plus vu. » (Robert Louppe, né en 1925)

« Il y avait des étrangers dans les bois, surtout dans le bois du Breuil, des prisonniers russes ou polonais évadés des mines de Lorraine. Ils venaient se ravitailler dans les fermes. Ils passaient par derrière pour ne pas être vus. On leur donnait ce qu’on pouvait mais il y en avait quand même qui venaient voler dans les maisons. Ils ne pouvaient parfois guère faire autrement. Une nuit, ils ont forcé la porte de la cave qui donnait sur l’extérieur, peut-être même qu’elle n’était pas fermée à clef, et ils ont embarqué tout ce qu’il y avait dans le saloir. » (Marcelle Bertrand, épouse Collin, née en 1924)

« Il y a eu des Russes et des Polonais. Ils voulaient à manger, mais ils n’étaient pas du tout menaçants, on n’avait pas peur d’eux. Cela dit, on n’était quand même pas tranquilles parce qu’à cette époque, il y avait des Allemands dans le village, une dizaine, qui gardaient les prisonniers noirs⁵, et ils faisaient un tour de temps en temps. Heureusement, il ne s’est jamais rien passé. » (Yvette Remy, née en 1934)

⁵ À Maucourt (canton d’Étain), un ensemble de préfabriqués, ayant servi en 1940 de camp de regroupement pour les prisonniers de l’Armée française en attente de leur acheminement vers les stalags en Allemagne, est reconverti en 1943 en camp hébergeant des prisonniers de couleur – dont le Reich ne voulait pas sur son territoire. Les prisonniers sont gardés par de vieux territoriaux allemands et occupés à du bûcheronnage et à de la fabrication de charbon de bois.

« Déjà en 1943, il y a des maquisards dans les bois. En fait, on dit “maquisards”, mais, dans un premier temps, c’étaient des Russes des mines qui s’étaient évadés et qui se planquaient. Pendant l’été 1943, on a eu, ici à la ferme, cinq ou six Russes qui se cachaient là-haut, au grenier, dans le tas de foin. Je me souviens de leur avoir porté de la soupe le soir, de grosses casseroles de soupe. Mon oncle n’avait pas encore été arrêté et, comme il parlait aussi le russe, ils lui ont dit qu’ils avaient des filières. Ils sont restés là quinze jours, trois semaines et puis ils sont partis. » (André Pelsy, né en 1923, habitait alors dans une ferme champêtre)

« Un jour, Stanis, qui habitait à côté, voit de la fumée qui passait à travers sa porte de grange, ça sentait un drôle de goût. Il est venu me trouver en me disant : “Il y a quelqu’un dans le hangar, on n’ose pas y aller. Viens avec moi !” J’y suis allée, on a ouvert la porte à glissière et on a vu un gars qui fumait, ça devait être des feuilles séchées. Il n’y avait pas de danger qu’il fasse du mal, le pauvre malheureux. Il tenait à peine debout tellement il avait faim. C’était un Russe et ils ont pu parler car Stanis était polonais. Le polonais et le russe, c’est un peu la même chose. Stanis l’a fait entrer et lui a donné à manger. » (Marthe Tendi, née en Italie en 1920)

« Les Allemands avaient installé des bases de V1 et de V2 dans d’anciennes mines de fer près de Longwy. Pour faire les travaux de terrassement, ils employaient des prisonniers russes qui étaient traités comme du bétail. À la première occasion bien sûr, ils s’enfuyaient. Ils se cachaient dans les bois, individuellement ou par groupes. Mon frère en a nourri au moins deux, un homme et une femme qui vivaient en couple ; ils se cachaient dans un trou qu’ils avaient creusé et recouvert de branchages au milieu des bois de Morgemoulin. Ils étaient très pauvrement vêtus, mais toujours impeccablement propres. Certains se sont constitués en maquis très organisés et ont été très efficaces ; ils ont notamment fait des sabotages de voies ferrées. Il s’est constitué aussi, et c’est très compréhensible, des bandes de Russes qui vivaient de rapine et que les gens craignaient. Cela portait préjudice aux véritables maquis et, à un certain moment, avec monsieur Chabot⁶, nous avons même décidé d’utiliser les groupes que nous avons constitués, pour défendre les villages contre les pillards. » (Fernand George, né en 1921, faisait partie des « légaux » dont Roger Ligony avait la responsabilité)

2. Les « Russes » et la Résistance

Comme le signale Fernand George, dans l’entretien ci-dessus, ces Soviétiques vont se constituer progressivement en maquis. En effet, très vite les organisations de résistance vont essayer d’encadrer et d’utiliser ces « irréguliers ». En 1943 a été créé à Paris, en liaison avec le Parti communiste français et sa brache immigrée, la MOI (Main-d’œuvre immigrée), le Comité central des prisonniers de guerre soviétiques (CCPGS). À l’intérieur des camps de prisonniers se sont constitués des comités clandestins et les évasions se font,

⁶ Paulin Chabot, instituteur et secrétaire de mairie à Dieppe-sous-Douaumont (canton d’Étain), responsable d’un groupe de « légaux » FTPF des villages de Dieppe, Morgemoulin et Maucourt.

à partir d'un certain moment, sur des bases politiques et dans la perspective de la reprise de la lutte contre les Allemands.

Gueorgui Ponomarev, lieutenant de l'Armée Rouge, fait prisonnier en mai 1942 en Crimée, a été déporté en Allemagne. Il s'est évadé, a été repris puis transféré à Sarrebrück d'où il s'évade à nouveau. À la fin de l'année 1943, il est caché à Nancy chez un « patriote français » nommé Jean Martin et entre en contact avec le responsable MOI de l'interrégion 21, Ély Dorn. Avec l'aide de ce dernier, il forme en janvier 1944, près du village de Loison (canton de Spincourt en Meuse), en regroupant des évadés se cachant dans les forêts voisines, ce qui constitue sans doute le premier détachement de partisans soviétiques de l'est de la France. Ce détachement, composé au départ d'une dizaine de membres, prend le nom de « Stalingrad » et se lance très rapidement dans l'action.

Sabotages de voies de chemin de fer, attaques de postes allemands, destruction d'installations agricoles se succèdent à un rythme assez soutenu, à la fois sur le territoire du département de Meurthe-et-Moselle, mais aussi sur le territoire meusien. Ainsi le 12 février 1944, près du village d'Arrancy (canton de Spincourt), un train de troupes allemandes déraile ; les comptes rendus officiels – qui, en général, minorent les dégâts et le nombre des victimes – parlent de deux morts et d'une dizaine de blessés, dont quatre graves. Le 23 février, un poste allemand d'écoute est attaqué près du village d'Hennemont (canton de Fresnes-en-Woëvre). Toujours, selon les rapports officiels, plusieurs soldats allemands auraient été blessés.

Pour subsister, les Soviétiques n'hésitent pas à se servir dans les fermes isolées. Ont-ils d'ailleurs le choix ? Le 1^{er} février 1944, sept hommes se font servir à manger à la ferme du Bourbeau (à deux kilomètres de Grimaucourt, canton d'Étain). Selon la police, « ces hommes appartiennent au groupe “Stalingrad” du Mouvement ouvrier international⁷, région Est. » Dans la nuit du 6 au 7 mars, quatre hommes s'introduisent à la ferme de Naumoncel (près de Senon, canton de Spincourt) et dérobent quatre litres de crème ; surpris, ils s'enfuient. Le 7 mars, deux gendarmes de la brigade de Billy-les-Mangiennes (canton de Spincourt) sont désarmés au café Bon Martin par trois hommes équipés de mitraillettes et de grenades. Les gendarmes sont aussi dépossédés de leurs bicyclettes et d'une partie de leurs effets. Le même jour, une dizaine d'« irréguliers » cernent la ferme de Pierville (près de Gincrey, canton d'Étain) et se font livrer du ravitaillement⁸.

Certes, si parfois la fourniture de ravitaillement se fait sous la contrainte, ce n'est pas toujours le cas. Ces mêmes habitants qui ont alimenté les évadés affamés, individuels ou en petits groupes, vont généralement continuer à alimenter en nourritures diverses les regroupements constitués en maquis :

« Quand je travaillais pour les Allemands, que je leur faisais la cuisine – il fallait bien vivre – il y avait déjà des maquisards dans les bois qui venaient se ravitailler

⁷ C'est ainsi que les services de police français et allemand traduisent quelquefois les initiales MOI (Main-d'œuvre immigrée).

⁸ Tout cela finit par déclencher une vaste opération de représailles qui se déroule du 8 au 12 mars et qui, s'étant avérée vaine, est suspendue. Ce détachement « Stalingrad » pèrègrinera pendant de longues semaines à travers tout l'est de la France (Meurthe-et-Moselle, Vosges, Haute-Marne), poursuivant ses actions et participera aux combats de la Libération en Haute-Saône.

dans les villages. Il y a eu d'abord des Russes. Il y en avait qui venaient à la maison, ils passaient par derrière. On leur donnait ce qu'on pouvait.

J'en ai fait voir à ma grand-mère. Elle était très anxieuse. Elle a été malade toute sa vie et ces histoires-là la mettaient dans tous ses états. Moi, j'étais intrépide, on est un peu inconscient quand on est jeune. Les maquisards passaient devant la fenêtre, je leur ouvrais et je les faisais descendre à la cave. Plusieurs fois, j'ai eu la visite du chef allemand qui venait me donner des directives pour le lendemain, alors qu'il y avait des Russes qui étaient à la cave. Il n'aurait pas fallu qu'ils toussent. J'avais quand même un peu la trouille. » (Marthe Tendi)

« On a eu des maquisards, des Russes, qui venaient régulièrement. Pendant un moment, c'étaient toujours les mêmes. Ils voulaient à manger, du lait, des œufs, du beurre, du pain. On leur donnait ce qu'on pouvait. Un jour, on en a eu une trentaine à la fois. Il y en avait une quinzaine qui étaient rentrés dans l'écurie et, à ce moment-là, il en est venu une quinzaine d'autres qui ont tapé à la porte. Mon père leur a fait comprendre qu'ils ne pouvaient pas rester là et ils sont rentrés aussi dans l'écurie. Ça faisait beaucoup de monde.

Ils venaient demander à manger dans les fermes, mais parfois aussi, ils volaient. Ça n'est arrivé qu'une fois chez nous. Un jour maman a été chercher un bidon de lait qui était à refroidir dans l'abreuvoir. Elle est presque tombée sur son derrière, le bidon était vide. Quand ceux qui étaient habitués, qui venaient régulièrement, sont revenus, papa leur a dit ce qui s'était passé et ils ont dû faire la leçon aux autres, à ceux qui étaient venus prendre le lait, parce que ça ne s'est plus jamais reproduit. » (Yvette Remy)

« Les maquis, ça a commencé en 1944, pas avant. Ça a commencé avec des gens qui se cachaient dans les bois, des Russes et des Polonais. Eux, ce n'était pas comme les évadés français, ils ne savaient pas où aller, il fallait qu'ils se cachent. Ils se ravitaillaient surtout dans les fermes isolées, ça se comprend. À quelques kilomètres de Gremilly, il y en avait une en plein milieu des bois, la ferme de la Warrière, et là dans un hangar, il y avait des Russes qui se planquaient. On leur portait du ravitaillement. C'est moi qui y allais le plus souvent parce que je connaissais bien la nièce des régisseurs de la ferme ; elle avait à peu près mon âge et elle habitait avec eux. On portait donc à ces évadés russes le peu qu'on avait, des œufs, du lard, des pommes de terre. Mes parents avaient une petite ferme. On n'allait pas laisser mourir de faim des gens qui étaient dans le bois. C'est humain, non ?

Et c'est à partir des Russes qui se cachaient que s'est constitué le maquis. Quelqu'un de Briey, monsieur Cosson⁹, qui était juge d'instruction et qui faisait partie de la Résistance, est venu s'installer à la ferme de la Warrière. Il était poursuivi par la Gestapo. Il a donc fait un maquis avec ces Russes qui étaient là et avec d'autres, des Français qu'il avait amenés avec lui. Ils faisaient des opérations, des sabotages

⁹ Jean Cosson, nommé juge d'instruction à Briey (Meurthe-et-Moselle) en avril 1943, doit, pour des raisons de sécurité, quitter son domicile et se réfugier en forêt de Spincourt, près de Gremilly (canton de Damvillers) où, avec l'aide des Soviétiques, il met sur pied un maquis se réclamant de l'ORA (Organisation de résistance de l'armée) pour accueillir des résistants de la ville où il exerçait.

et je ne sais trop quoi... et j'ai commencé à travailler avec eux. » (Irène Voguet, née en 1926)

L'histoire présentée précédemment du détachement « Stalingrad » – qui s'est, pourrait-on dire, auto-organisé – a valeur symbolique, mais elle est loin d'être unique. D'autres maquis « russes » vont se constituer dans le département, soit avec l'aide de résistants détachés, soit en s'intégrant dans des structures déjà existantes.

Un des cadres envoyés du Pas-de-Calais en Meuse au printemps 1944 pour y « construire » les FTP, jusque-là absents du département de la Meuse, Gaston Lesage (« Bob ») aide à la mise en place d'un important regroupement comptant près de cinquante Soviétiques évadés qui prendra, lui aussi le nom de « Stalingrad »¹⁰. Cet important maquis se déplacera de la forêt de Ranzières (canton de Saint-Mihiel), près de Vaux-les-Palameix, à celle de Marcaulieu, près de Lahaymeix (canton de Dieue-sur-Meuse), avant de s'établir dans celle des Koeurs (canton de Dieue-sur-Meuse), à l'ouest de Saint-Mihiel. Lorsque le détachement – qui, en raison de son effectif, est divisé en plusieurs équipes – est organisé, le commandement en est confié à un Soviétique appelé « Boris » et « Bob » reprend alors la responsabilité FTPF de la forêt de Souilly.

En juillet 1944, l'état-major FTP de la Meuse, qui regroupe des représentants des FTPF et des FTP-MOI installe dans l'immense forêt de Woëvre située dans le nord du département, au sud de Montmédy, un certain nombre de maquisards français, polonais, italiens et soviétiques, plus ou moins regroupés par nationalités. Ces équipes fonctionnent en général de façon autonome, mais coordonnent bien évidemment leurs opérations, chaque groupe ayant ses spécificités :

« En général, c'étaient des Russes armés qui faisaient le guet aux différentes entrées de la forêt. D'ailleurs, le mot de passe était toujours en russe. "Catherine"¹¹ parlait couramment leur langue et discutait souvent avec eux. Les Russes ne sortaient pratiquement pas en opération. D'abord, on n'avait pas beaucoup d'armes et puis surtout, comme ils ne parlaient pas français, il y avait encore plus de risques pour eux que pour nous ? Nous, comme on connaissait la région, en cas de coup dur, on pouvait toujours partir à droite ou à gauche. Eux, c'était différent. C'est pour ça que c'était eux qui assuraient presque toujours la garde du camp. Ils étaient vraiment très sympathiques. Quand on passait près d'eux, ils nous serraient toujours la main. Et ils chantaient le soir, les femmes aussi, mais pas trop fort pour qu'on ne nous repère pas. C'était splendide, je les entends encore, on aurait dit une chorale. » (Fernand Mozzo, maquisard en forêt de Woëvre)

¹⁰ Le nom prestigieux de « Stalingrad » a été attribué à quantité de regroupements, notamment de Soviétiques... ce qui n'est pas sans créer des difficultés au chercheur qui se penche sur le sujet.

¹¹ « Catherine Varlin », de son vrai nom Judith Haït-Hin est née à Paris en 1925 de parents juifs russo-bessarabiens. Peut-être parce qu'elle est juive, peut-être parce qu'elle parle russe ou tout simplement par le jeu du hasard et des rencontres, elle a été incorporée aux FTP-MOI, d'abord à Grenoble, puis à Toulouse dans la « 35^{ème} Brigade » où elle a joué un rôle important. Au printemps 1944, elle remonte à Paris, à la demande de Ljubomir Ilic, responsable national des FTP-MOI, avec son compagnon « Gérard » (Wiktor Bardach, dit Jan Gerhard). En mai, elle est envoyée en Meuse pour y organiser les « irréguliers » étrangers – dont beaucoup de Soviétiques évadés des camps de travail – qui se sont réfugiés dans les forêts meusiennes.

À cinq kilomètres d'Audun-le-Roman, dans le nord minier et industriel de la Meurthe-et-Moselle, les Allemands avaient installé à Errouville un camp dans lequel étaient entassés plusieurs milliers de prisonniers de guerre soviétiques, essentiellement des hommes, mais aussi un certain nombre de femmes, prisonnières politiques. Dans ce camp avait été mis sur pied une organisation liée au Comité central des prisonniers de guerre soviétiques (CCPGS) cité précédemment. Au début d'août 1944, une information a circulé selon laquelle la majeure partie des occupants du camp allait être transférée en Allemagne ; cela signifiait aux yeux des prisonniers qui, pour certains, avaient déjà séjourné en Allemagne des conditions de vie encore plus dures, mais surtout des difficultés d'évasion quasiment insurmontables. Le comité du camp décida donc une évasion massive.

C'est « Catherine » qui a été chargée d'organiser cette évasion¹², en liaison avec une femme du camp, qu'elle rencontre cinq ou six fois pour mettre au point les détails de l'opération. La « commissaire politique » soviétique organise à l'intérieur du camp la sélection de ceux qui participeront à l'évasion collective :

« Il y avait au moins deux ou trois mille prisonniers dans ce camp, les cent à cent cinquante qu'on a fait évader, ce n'était qu'une goutte d'eau et je pense que les Soviétiques avaient établi une espèce de sélection politique, ils n'avaient retenu que les gens parfaitement sûrs et décidés. Tout reposait donc sur la discrétion de l'opération. Si elle avait été éventée d'une manière quelconque, c'était la catastrophe, nous y restions tous, eux et nous. Mais de toute évidence, il n'y a pas eu la moindre fuite... et dire que ces gens ont sans doute tous fini dans les prisons sibériennes, quand ils sont rentrés en URSS, mais cela est une autre histoire. » (Judith Haït-Hin, dite « Catherine »)

Une des spécificités de cette opération est qu'elle a permis la libération de 37 femmes soviétiques dont la responsabilité est confiée à Marie Chiochi, fille d'immigrés italiens¹³.

« “Catherine”, celle qui s'est occupée de nous avec le “commandant Gérard”¹⁴, avait fait évader du camp d'Errouville, près de Thil, une centaine de Russes qui travaillaient dans les mines. Parmi ces Russes, il y avait trente-sept femmes qui ont été ramenées là où nous nous étions installés. Elles formaient le troisième groupe, si vous voulez, et c'est moi qui m'en suis occupée.

¹² Pour le détail de cette opération voir en annexe le témoignage intégral de « Catherine ».

¹³ Son père a été arrêté en mars 1943 et envoyé en déportation dont il n'est pas revenu. Elle a rejoint la Résistance peu avant le Débarquement avec son compagnon, Antoine Tchorowski, déporté par les Allemands de Pologne en Lorraine.

¹⁴ Le « commandant Gérard » (Wiktor Bardach, dit Jan Gerhard), polonais d'origine juive par son père, est né à Lwow en 1921 ; élève officier parce que bachelier, il a participé aux combats de l'armée polonaise contre les troupes allemandes en 1939, puis il a gagné la France en traversant l'Europe comme l'ont fait plusieurs régiments polonais qui ont été reformés à Coëtquidan pour affronter de nouveau les Allemands en mai-juin 1940 sur le territoire français. Wiktor Bardach a été blessé à Gérardmer dans les Vosges, fait prisonnier puis renvoyé, en raison de son état de santé, en « zone libre ». Là, il a été contacté par des militants de la MOI et s'est engagé dans la lutte antinazie aux côtés des communistes. Pendant un an, il a été le responsable militaire de la « 35^{ème} Brigade » FTP-MOI de Toulouse. En mars 1944, il est rappelé à Paris par Ljubomir Ilic qui le nomme à la tête de l'interrégion 25 et le charge de l'organisation des étrangers dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, des Ardennes et de la Meuse.

Comme j'avais été repérée lors d'une mission, « Catherine » et « Gérard » m'ont dit : "Bon ; Maintenant comme tu ne peux plus assurer de liaisons, c'est toi qui t'occuperas des femmes russes." Elles étaient évadées et recherchées, elles ne pouvaient pas se promener librement. Elles ne bougeaient pas du camp. Elles assuraient seulement la garde. Il me fallait organiser des tours pour le rangement, la cuisine, la garde. Il fallait veiller à ce qu'elles ne quittent pas le bois, parce qu'elles voulaient toujours aller chercher des cigarettes. C'est marrant, mais c'est ce qui leur manquait le plus. De temps en temps, je sortais pour aller leur en chercher. Et puis il fallait les consoler, leur remonter le moral. Elles étaient un peu perdues, elles ne pouvaient pas rester seules, il fallait quelqu'un pour s'occuper d'elles. « Catherine » venait très souvent pour voir comment ça allait.

Avec moi, les échanges se faisaient en français. Vous savez dans le groupe, il y avait des femmes assez haut placées. Je me souviens de la plus âgée qui avait peut-être une quarantaine d'années, elle était journaliste de profession et parlait très bien français. Il y avait aussi pas mal d'étudiantes qui maîtrisaient assez bien la langue. Il y en avait une qui était femme d'ingénieur, une autre qui est revenue nous voir il y a quelques années qui était professeur de droit. Ce n'était pas n'importe qui.

C'étaient aussi des femmes très sérieuses. Il n'y avait aucun problème de ce côté-là. Je me souviens d'une scène amusante à ce sujet. Parmi ces femmes, il y en avait une qui devait être coiffeuse, elle s'appelait Gala. C'était la plus jeune je crois, elle avait seize ou dix-sept ans, une belle blonde bien bâtie. Elle coupait les cheveux aux hommes près d'une source, là où ils venaient aussi se raser. Un jour, elle coupait les cheveux à un homme du groupe des Polonais et il essayait de faire l'intéressant, il lui faisait des grimaces et il a dû essayer de la toucher. Elle l'a empoigné, je ne vous dis que ça, elle avait une force incroyable. Le gars n'en menait pas large, j'en étais gênée pour lui. Et puis c'était un homme déjà âgé, il était drôlement vexé.

Et puis, vous savez, elles étaient vraiment gentilles. J'en garde un très bon souvenir. Elles s'étaient attachées à moi. À la fin, à la Libération, elles voulaient que je reparte avec elles en Russie, mais moi, je n'ai pas voulu. Je leur ai dit : "Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ?" mais elles voulaient vraiment m'emmener avec elles. » (Marie Chiochi, née en 1924, future épouse Tchorowski)

Dans la deuxième semaine de septembre 1944, une semaine après la libération de la Meuse, les FTPF et FTP-MOI sont rassemblés en divers endroits du département. Une partie des étrangers sont regroupés à Saint-Mihiel, ce qui donne lieu à des affrontements entre évadés des camps de travail et certains déserteurs de l'armée Vlassov :

« Il y a eu des problèmes à Saint-Mihiel. Quand on est arrivés dans la caserne avec les Russes, il y avait déjà d'autres, mais c'était des Ukrainiens de l'armée Vlassov qui étaient avec les Allemands et qui voulaient se faire passer pour des résistants. Ils ont d'abord commencé à se jeter sur les femmes russes, il a fallu les empêcher. Et puis après, il y a eu des bagarres parce que les Russes qui étaient vraiment dans la Résistance ne voulaient pas être mélangés avec eux. Finalement, on a été séparés et on nous a emmenés dans une grande maison, je ne saurais plus dire où, une sorte de château. » (Antoine Tchorowski, né en 1922, déporté polonais)

Cette arrivée d'étrangers n'est pas du goût de certains responsables des autorités policières locales :

« Depuis les 8 et 9 courants, tous les FTP¹⁵ de la région se trouvent en caserne à Saint-Mihiel. Il s'agit de 289 Russes, dont 35 femmes, 34 Yougoslaves, 45 Polonais. En outre 14 Français et une Française qui étaient avec eux dans le maquis n'ont pas voulu les quitter.

(...) Les Russes étaient armés de 19 fusils et 2 mitraillettes. Depuis aujourd'hui les armes ont été mises dans une pièce sous bonne garde.

Les FFI de la caserne se plaignent de la présence de tous ces étrangers et craignent pour leur sécurité. Cette nuit encore plusieurs coups de feu ont été tirés. D'autre part, quelques excès ont été commis, tels que : achat de pain sans tickets, hommes ivres circulant en ville armés.

(...) M. Aigret, chef des FFI de la région et toute la population verraient avec plaisir le départ des Russes, car il est à craindre que des accidents regrettables ne se produisent. »¹⁶

D'autres regroupements se constituent en d'autres endroits du département. Les Soviétiques sont très rapidement réclamés par les autorités de leur pays qui les rassemblent dans divers camps du nord-est de la France avant de les renvoyer en URSS :

« Dans les semaines qui ont suivi la Libération, bon nombre de FTP de la région ont été réunis à Montmédy. Il y avait notamment beaucoup de Russes, en particulier les femmes de ce camp que j'avais été avertir de la Libération et de l'arrivée des Américains. Ces Russes ont d'ailleurs regagné leur pays assez rapidement. Certains d'entre eux étaient en contact avec leur pays d'origine et, un beau jour, ceux que je connaissais bien m'ont annoncé qu'ils partaient : "Dans quelques jours, nous rentrons." Je ne voulais pas y croire, les Allemands étaient encore sur le Rhin, mais tout était effectivement organisé. Quelqu'un est venu les chercher et ils sont rentrés en Russie, par la Suisse, je crois. Avant de partir, ils ont voulu que nous arrosions leur départ. Je me souviens qu'ils voulaient absolument m'offrir à boire et que nous avons dû aller dans un bistrot réputé "collaborateur". Ça ne nous faisait pas plaisir, mais c'était le seul endroit où nous pouvions trouver de l'alcool. C'est à ce moment-là qu'ils m'ont dit leur crainte de repartir en Russie. Comme ils avaient été prisonniers des Allemands, que certains avaient même revêtu leur uniforme, ils étaient à priori considérés comme traîtres et risquaient d'être fusillés en rentrant. Alors bien sûr, je leur ai fait des papiers précisant leurs états de service dans la Résistance et, quelques mois plus tard, je ne sais plus qu'elle administration, la Préfecture ou la gendarmerie, m'a contacté parce que la Russie demandait confirmation des certificats de présence au maquis que j'avais donnés aux gars au moment de partir. J'ai évidemment confirmé, mais je n'ai jamais plus eu de nouvelles de ces gens qui m'avaient pourtant promis de m'écrire après leur retour.

¹⁵ Il s'agit en fait seulement d'une partie, sans doute la plus importante, des étrangers du département et de quelques Français les accompagnant.

¹⁶ Extraits d'une lettre de l'inspecteur de police, Laclide Gilbert, au commissaire spécial de Bar-le-Duc, lettre datée du 14 septembre 1944.

D'ailleurs, j'étais très copain avec l'un d'entre eux, un certain Paplucki. Il avait un crâne un peu en pain de sucre et habitait Tiflis en Géorgie où il était pharmacien. Combien de fois m'a-t-il dit : "Lieutenant Roger, vous gentil. Quand moi rentré chez moi, vous venir en vacances." Puis il est parti et je n'ai plus jamais eu de nouvelles. Ça m'étonne, car c'était vraiment quelqu'un de très correct... Il y en a tellement qui ont été liquidés en rentrant en Russie. » (Roger Ligony)

Il n'est pas étonnant que Roger Ligony n'ait jamais reçu de nouvelles de son ami Paplucki de Tiflis. En effet, à leur retour en URSS, les évadés et déserteurs ayant rejoint la résistance française furent placés dans des « camps de filtration et de contrôle » mis en place par le NKVD¹⁷. Lors d'une procédure humiliante à laquelle furent soumis ces combattants/résistants soviétiques, leur carte de combattants volontaires leur fut confisquée et leur statut de combattants de la 2^{ème} guerre mondiale leur fut refusé par le gouvernement soviétique. Certes, la plupart de ces combattants ayant rejoint la résistance française furent au bout d'un certain temps libérés de leurs « camps de filtration », mais leur passé de combattants, comme de résistants fut complètement gommé. Il fallut attendre le 5 août 1991 pour que les anciens partisans soviétiques de la résistance française obtiennent le statut de combattants de la 2^{ème} guerre mondiale¹⁸.

Claude COLLIN

¹⁷ Les informations de ce dernier paragraphe sont tirées d'un article de Rita OURITSKAIA, « Les combattants soviétiques engagés dans la résistance française », *La revue russe*, 1905, p.61-70.

¹⁸ En vertu des décrets n° 567 du Cabinet des ministres et n° 443 du Ministère de la défense de la Fédération de Russie.

ANNEXE

L'évasion du camp d'Errouville

« Au début du mois d'août, nous avons réussi une opération assez spectaculaire, l'évasion de plus d'une centaine de Soviétiques, dont trente-sept femmes, du camp d'Errouville¹⁹. C'était un camp où étaient entassés plusieurs milliers de prisonniers dont un nombre important de femmes. Ils travaillaient dans les mines et les usines des environs, dans les carrières, certains aussi dans les fermes allemandes. Chaque matin, ils quittaient le camp pour aller au travail et rentraient le soir, certains en camion, mais la majorité à pied. La colonne s'étendait sur plus d'un kilomètre, peut-être deux à travers une forêt et la surveillance était assez lâche, deux types devant et une voiture allemande à la fin.

Je ne saurais plus dire par quel canal nous est arrivée l'information qu'il y avait un projet d'évasion d'une partie de ces prisonniers soviétiques qu'il fallait aider à fuir et accueillir dans nos maquis. En tout cas, c'est à moi, parce que je parlais russe, qu'a été confiée cette opération. Vous imaginez l'emballement que ça a suscité chez moi et mes copains, amoureux que nous étions à l'époque de l'URSS et des vainqueurs de Stalingrad. J'ai été mise en contact avec une fille, disons une jeune femme, qui avait la chance de travailler dans une ferme allemande, ce qui simplifiait considérablement les contacts. C'était une intellectuelle, sans doute une des cadres politiques du camp, car ils étaient organisés. Je l'ai rencontrée cinq ou six fois pour mettre au point les détails de l'opération. C'est sans doute elle qui a organisé à l'intérieur du camp la sélection de celles et ceux qui allaient s'évader. Il y avait au moins deux mille prisonniers dans ce camp, les cent à cent cinquante qu'on a fait s'évader, ce n'était qu'une goutte d'eau et je pense que les Soviétiques avaient établi une espèce de sélection politique, ils n'avaient retenu que les gens parfaitement sûrs et décidés. Tout reposait donc sur la discrétion de l'opération. Si elle avait été éventée d'une manière quelconque, c'était la catastrophe, nous y restions tous, eux et nous. Mais de toute évidence, il n'y a pas eu la moindre fuite... et dire que ces gens ont sans doute tous fini dans les prisons sibériennes, quand ils sont rentrés en URSS, mais cela est une autre histoire.

Un soir donc²⁰, l'opération a été lancée. Nous étions trois à en avoir la charge. J'étais accompagnée de « François »²¹ et d'un jeune paysan qui connaissait bien la région. Nous sommes arrivés à bicyclette en fin d'après-midi et nous nous sommes cachés dans le petit bois qui jouxtait le camp. Nous avons été rejoints par cinq ou six maquisards qui, la nuit venue, devaient emmener les Soviétiques jusqu'à l'immense forêt de Woëvre où nous avions déjà deux maquis que supervisait « François », un maquis de Français et un maquis

¹⁹ Camp situé à cinq kilomètres d'Audun-le-Roman, dans le nord minier et industriel de la Meurthe-et-Moselle.

²⁰ Le 10 août 1944.

²¹ Le « capitaine François », Simondy Axel de son vrai nom, né vers 1919, vient, lui aussi, de la 35^{ème} Brigade FTP-MOI de Toulouse où il a opéré sous les ordres de Mendel Langer, puis de « Gérard ». Il est, lui aussi, d'origine juive, sans doute roumain. Il a été dans la Légion étrangère et son expérience militaire est fort appréciée. Rappelé lui aussi à Paris par Ljubomir Ilic, il rejoint en juin 1944 le département de la Meuse pour y prendre en forêt de Woëvre la direction du premier maquis FTP-MOI spécifiquement meusien. Il est tué, dans une embuscade ratée, dans la nuit du 17 au 18 août 1944.

de Polonais, celui dont nous avions hérité. Nous avions aussi prévu un camion pour transporter les femmes, en tout cas celles qui étaient les plus fatiguées, car en effet il y avait une bonne distance, plusieurs dizaines de kilomètres, pour arriver à destination.

Tout s'est bien passé, alors que les colonnes revenaient vers le camp à travers le bois, de temps à autre, une, deux, trois personnes sautaient dans les fougères où elles devaient rester planquées jusqu'à la tombée de la nuit où on allait les regrouper pour les emmener. Ça a très bien marché. On a juste eu une petite frousse à un moment donné parce qu'il y a eu une fille qui s'est jetée dans le bois juste au moment où est passée une voiture allemande. Ils se sont arrêtés et ils l'ont attrapée à dix mètres de l'endroit où nous étions cachés. Et là nous avons eu peur, nous avons vu le moment où ils allaient ratisser le bois. La fille a été très bien. Quand on lui a demandé où elle allait, elle a dit : « Nulle part, j'allais juste pisser à côté. » Ils l'ont bien sûr remise dans la colonne et, pour elle, l'évasion était terminée, mais dans l'ensemble, tous ceux qu'on attendait se sont retrouvés dans les boqueteaux. Les groupes d'évadés sont partis les uns après les autres. Le camion est arrivé avec un peu de retard, mais cela n'a pas eu de conséquence.

Nous avons été les derniers, « François », le petit paysan et moi, à quitter les lieux. À ce moment-là les Allemands avaient pris conscience de ce qui se passait et ils ont lâché les chiens. Le rapport d'opération parle de « la libération de cent cinquante Russes après combat », mais le seul combat qu'il y ait eu a été contre les chiens. On a vu arriver ces énormes dobermans, il y en avait cinq ou six. Nous étions paralysés de trouille ; moi, j'avais les genoux qui s'entrechoquaient et aujourd'hui encore, c'est ce dont j'ai le plus peur dans la vie. Nous avons vidé nos chargeurs sur ces bestioles, le dernier que l'on a abattu, c'était à moins de deux mètres de nous. Mais nous avions quasiment liquidé toutes nos balles. Les Allemands nous auraient rejoints, nous n'avions même plus de quoi nous défendre. Nous sommes remontés sur nos vélos et, à toute vitesse, nous avons rejoint une autre forêt, un ou deux kilomètres plus loin, où nous nous sommes cachés et où nous avons passé la nuit. Nous avons entendu les voitures allemandes passer, mais ils ne nous ont pas trouvés.

On est sorti du bois le lendemain vers dix heures du matin, nous avons repris nos vélos et par des petits chemins détournés, nous avons regagné la Meuse, chacun de son côté. Moi, je suis partie vers Souilly pour rendre compte de l'opération dont je dois dire que je n'étais pas peu fière. Cela dit, avec le recul, en y réfléchissant aujourd'hui, je me dis que c'était insensé. Il fallait une bonne dose d'inconscience pour se lancer dans une telle action. Et pourtant ça a réussi ! « François », lui, est allé rejoindre la forêt de Woëvre où tous les Soviétiques avaient été regroupés. Nous y hébergions déjà deux maquis. L'arrivée des Russes était l'occasion d'en créer deux nouveaux, un de femmes et un d'hommes. Avec ceux qui étaient déjà là, ça faisait plus de deux cents personnes.

(Judith Haït-Hin, dite « Catherine Varlin »,
propos recueillis par Claude Collin)